

***De la place d'Armes à la place de la Libération :
une place à Dijon comme symbole du chemin
de la Libération vers la fin de la guerre***



*Correspondance épistolaire amoureuse entre
Erwin, un soldat Allemand présent à
Dijon pendant toute l'occupation
et
Marie, une jeune Dijonnaise habitant
un appartement donnant
sur la place*



Dijon, den 8. September 1944

Meine teuerste Marie,

Ich stehe vor deinem Haus, du bist nicht da und ich muss gehen. Also schreibe ich dir diese wenigen Worte, schweren Herzens, bevor ich Dijon verlasse.

Bitte entschuldige, dass ich dich über diesen Brief verabschiede, ich hätte dich so gerne ein letztes Mal vor meiner Abreise gesehen. Die Chorstunde vor zwei Tagen wird also vorerst unser letztes Treffen sein.

Mit meinem Regiment haben wir den Befehl erhalten, Dijon zu evakuieren. Wir brechen heute auf, in Richtung Osten. Die Stadt leert sich nach und nach von meinen Kameraden, wir fliehen vor dem Vormarsch der Alliierten. Die französischen Truppen kommen von Süden her nach Dijon und ich denke, dass sie in einigen Tagen hier eintreffen werden. Sie sind nur noch sechzig Kilometer entfernt. Chalon-sur-Saône wurde bereits befreit, und bald wird auch Dijon befreit sein. Ich freue mich sehr für dich und für Frankreich, das hoffentlich bald seine Unabhängigkeit wiedererlangen wird! Aber das ist auch einer der Gründe, warum ich nicht länger bleiben kann. Du hast sicherlich gehört, dass der Bahnhof von Dijon gestern zerstört wurde. Dieser strategische Punkt, durch den so viele Züge fahren, ist jetzt nur noch ein Haufen rauchender Ruinen. Die Explosionen von gestern Abend hallen noch immer in mir nach. Die Straßen sind gezeichnet von den letzten Kämpfen und der Zerstörung, die wir bei unserem Abzug angerichtet haben. Ich habe nicht mehr den Mut, zurückzuschauen.

Um schneller zu fliehen, habe ich ein Fahrrad gestohlen. Viele hier machen das Gleiche. Ich weiß, dass du das nicht gutgeheißsen hättest und ich auch nicht, aber ich hatte leider keine andere Wahl, wir müssen so schnell wie möglich weg. Fritz und ich sind in einen Keller eingebrochen, die beiden Fahrräder waren mit Staub bedeckt, also denke ich, dass sie niemand vermissen wird. Ich gehe mit einer Handvoll Soldaten an meiner Seite los, ohne zu wissen, wie weit wir gehen werden oder was die Zukunft bringen wird.

Ich wünsche mir so sehr, dass die Musik uns in einer anderen Welt zusammengeführt hätte, einer Welt, in der es keinen Krieg gibt. Ich werde mich immer an deine Stimme erinnern, an die Momente, in denen unser Gesang das Waffengeklirr zum Schweigen brachte, wenn auch nur für einen Augenblick.

Marie, ich weiß nicht, ob ich jemals wieder dein Lächeln sehen werde, aber du wirst in meinem Herzen bleiben. Schreibe mir, wenn du kannst. Richte deinen Brief an meine Eltern in Berlin. Das wird mir die Kraft geben, das durchzustehen, was vor mir liegt. Ihre Adresse ist die Hatzfeldallee 4.

Ich wünsche dir alles Glück der Welt in einem freien Frankreich. Sei glücklich, lebe in vollen Zügen.

Adieu, oder vielleicht... auf einen besseren Tag, wenn dieser Krieg, der so viele Tote gefordert hat, aufhört.

Ich liebe dich,

Erwin





Der zerstörte Bahnhof von Dijon



Flucht mit dem Fahrrad



Marie Martin
12, place de la Libération
21 000 DIJON

Dijon, le 12/09/1944

Cher Erwin,

Tu es parti depuis 4 jours et pourtant tu me manques tant. J'espère sincèrement que tout va pour le mieux pour toi. De ne pas savoir ce que tu deviens, m'angoisse. J'espère que tu seras épargné par les combats, que la guerre sera bientôt finie, que tu seras bientôt à Berlin et que tu pourras me répondre. Je ne sais pas quand nous nous reverrons, si notre histoire pourra durer dans le temps. Mais j'ai envie d'y croire.

Depuis ton départ, l'espérance de la libération de Dijon se faisait de plus en plus grande. Comme tant d'autres, je suivais avec impatience l'avancée des troupes alliées, espérant que notre libération arrive dans peu de temps.

Et hier matin, tout a changé : les troupes françaises sont enfin arrivées dans notre ville. Il n'y a pas eu de combats, je crois que la plus grande partie de tes compatriotes avaient quitté Dijon. Quelle chance nous avons eu, notre magnifique patrimoine a été préservé ! Notre beau Palais des Ducs est toujours debout. Hier matin, à 9h15, je n'en suis pas revenue, quand depuis ma fenêtre, j'ai vu arriver les premiers chars sur la Place d'Armes enfin officiellement, Place du Maréchal Pétain !

C'est comme si le rêve de ces 4 dernières années devenait réalité. Presque immédiatement, les drapeaux tricolores sont réapparus aux fenêtres ! Toutes les cloches des églises sonnaient inlassablement, en particulier celles de Saint-Michel.

Je suis sortie rejoindre la foule, j'ai pris la rue de la Liberté, tout le monde souriait, nous respirions enfin profondément, nous lancions des cris de joie ! Je te joins une photo pour que tu te rendes compte du monde. Je ne peux pas décrire toutes ces émotions, c'était sûrement l'un des plus beaux jours de nos vies. Les enfants ne se contenaient plus ; ils s'agrippaient aux chars, s'y accumulaient par dizaines. Toutes les plaques allemandes sur les édifices étaient démontées en un clin d'œil.

Beaucoup de jeunes filles s'étaient confectionnées de ravissantes robes « bleu, blanc, rouge ». On serrait la main des combattants ; on les félicitait, on les interrogeait, on leur offrait des fleurs, des bouteilles de vin de Bourgogne, on les embrassait. Toute la journée, la foule a descendu inlassablement la rue de la Liberté jusqu'à la place du Maréchal Pétain. D'ailleurs on l'a déjà débaptisé et renommé « place Charles de Gaulle ». Depuis ma fenêtre, j'ai pu observer plusieurs personnes retirer les plaques et écrire à la main « place de Gaulle ». C'est un joli nom et un beau symbole mais j'aurais plutôt choisi « Place de la Libération » en souvenir de cette journée du 11 septembre où Dijon a été libérée.

Fier soir, après quatre ans d'interdiction et de couvre-feu, nous avons enfin pu célébrer dignement la libération dans un magnifique bal populaire improvisé sur la Place. Sur la musique joviale, que ce soit la musette de mon enfance ou le jazz de nos alliés américains, nous étions nombreux à danser jusqu'au bout de la nuit, affichant tous un sourire généreux sur notre visage, qui exprimait le soulagement, la joie et le souffle d'un avenir empreint de liberté.

Nous sommes libres mais la guerre n'est pas finie. Le chemin est encore long pour nos deux peuples. J'ai tellement hâte de te retrouver, dès que cela sera possible, tu me manques.

Marie



Nos soldats arrivant place du Maréchal Pétain



La Place du Maréchal Pétain devient Place de Gaulle





Marie Martin

12, place de la Libération

21 000 DIJON

Dijon, le 25/10/1944

Cher Erwin,

J'espère que tu vas bien. Tu me manques tellement ! Es-tu déjà arrivé à Berlin ? As-tu reçu ma dernière lettre ? Tant de choses se sont passées depuis ton départ ! Le 13 septembre, les FFI et la légion étrangère ont défilé de la place Darcy jusqu'à la place d'Armes ou plutôt la place du Général de Gaulle. Il y a eu les chars. Des petits, des gros, des énormes, des chars gris, kaki, marron... Mais des chars français. Il y avait foule dans les rues. La population était en liesse. Depuis le 11 septembre, les bars sont ouverts jusqu'à tard dans la nuit... J'entends depuis ma chambre les FFI qui chantent la Marseillaise et surtout, surtout, les rires. Tout le monde est heureux.

Et malgré ton départ, je le suis également car le 15 septembre, j'ai enfin pu revoir mon frère lors d'une remise de médailles. Il était parti dans le maquis depuis 2 ans. Il a tant changé ! Son visage a énormément vieilli. Je l'ai quitté, il n'avait que 17 ans. Et voici que je le retrouve avec la mentalité d'un homme mûr et réfléchi. Mais je suis inquiète car il a décidé de continuer la guerre. Il est maintenant en Allemagne pour combattre les nazis. Je m'inquiète tellement pour vous deux !

Les choses changent dans les commerces du centre-ville également. Les marchands, ceux-là même qui affichaient, il y a quelques jours seulement, les portraits de Pétain, accrochent désormais ceux de De Gaulle. Mais je les trouve très déplaisants car on y fait du général un jeune bellâtre ridicule.

Autre nouveauté, depuis le 17 septembre, quelques commerces juifs rouvrent. Maurice, le marchand de chaussures de la rue de la Liberté est revenu. Il avait déménagé en zone libre et s'était caché en attendant la Libération. Je suis contente car c'est un ami de la famille.

Les Américains sont de plus en plus nombreux dans les rues dijonnaises. Dijon va devenir la base de la 7ème armée alliée et, par conséquent, 30 000 à 40 000 soldats américains vont s'installer à Dijon et dans la région. C'est fou, qui aurait pu imaginer cela ?!

L'automne s'est installé. Les drapeaux de la libération flottent toujours aux fenêtres, mais ils sont détrempés par la pluie. Chacun reprend sa vie, vague à ses occupations. On en oublie presque que la guerre n'est pas terminée. Moi-même, je retourne à la chorale où nous nous sommes rencontrés. Depuis le balcon de mon appartement, j'assiste à tout ce qui se passe sur la place. Le soir, je me couche avec la musique des Américains. Nous allons participer à un de leurs concerts avec les huit autres personnes de la chorale.

Le 22 octobre, nouveau mouvement de joie ! Les gros titres annonçaient la venue de Charles de Gaulle pour le lendemain. Quand ma voisine est venue me trouver, je me suis empressée d'aller acheter le « Bien Public » qui est réapparu dès le lendemain de la Libération. Et effectivement, le lundi 23 octobre, le général De Gaulle était là, en chair et en os. Lui dont j'avais si souvent entendu parler se tenait, fier et droit devant mes yeux ! Il a été accueilli par une foule immense, qu'un enthousiasme délirant secouait. Des personnes étaient postées le long des grilles de l'Hôtel de Ville, sur les toits des kiosques à journaux, et même jusque sur les corniches. Les écoles, les usines et les bureaux étaient en congé ce matin-là. De Gaulle a prononcé deux discours, un dans l'Hôtel de Ville et un sur la place d'Armes (qui a de nouveau changé de nom et est devenu « Place de la Libération » comme je te l'avais suggéré. C'est, à mon sens, un nom beaucoup plus approprié et bien plus joli).

Je t'en cite un extrait :

« Combien je suis ému par la splendide réception que Dijon fait en ma personne au président du gouvernement. Combien nous avons tous souffert durant quatre ans d'oppression, mais aussi quelle magnifique perspective s'ouvre devant nous ».

J'attends avec impatience de tes nouvelles.

J'espère te revoir bientôt et t'embrasse très fort.

Ta Marie qui t'aime



*Le Général de Gaulle devant notre l'Hôtel de Ville accompagné
de notre nouveau maire Georges Connes*





Marie Martin
12, place de la Libération
21 000 DIJON

Dijon, le 23/03/1945

Cher Erwin,

C'est la 3ème lettre que je t'écris et je n'ai toujours aucune nouvelle de toi. Je ne sais ni où tu es, ni même si tu es encore en vie et je m'inquiète.

Je m'inquiète de ne jamais recevoir de réponse aux lettres que je t'envoie, je m'inquiète des horreurs que tu me raconterais si j'en recevais une et je m'inquiète aussi pour moi.

La Libération amène son torrent de femmes tondues et j'ai peur, un jour, moi aussi, d'en faire partie. Car ce sont finalement des femmes comme moi qui ont pour seul tort d'avoir aimé un Allemand. J'en vois parfois depuis ma fenêtre. Elles sont huées, insultées, frappées par la foule qui les entoure. On leur jette des tomates, les dénude ou les marque de croix gammées.

Des gens y ont trouvé une véritable vocation. Ils mettent même parfois en place des procès sans témoins pour déterminer si des femmes sont coupables. Car il est vrai que nombre d'entre elles n'ont rien fait, ont juste été dénoncées par un voisin, par exemple, qui ne les appréciait pas. Mais ces procès ne servent malheureusement pas à démontrer si ces femmes sont innocentes ou non mais à justifier les actes de leurs bourreaux. Même des soldats américains qui ont pourtant reçu l'interdiction de leurs supérieurs prennent part à la tonte de ces pauvres femmes ! Le public qui assiste à cette pratique sordide est bien trop nombreux.

Ignore comment ces gens font, sûrement est-ce la haine qu'ils ont accumulé pendant ces quatre longues années d'occupation qu'ils rejettent sur ces femmes, les considérant comme responsables de leur malheur. Moi, je refuse de regarder ce funeste spectacle mais il y en a pourtant un autre auquel je fus contrainte d'assister...

C'était le 9 février, il y a plus d'un mois déjà et pourtant je ne peux oublier ces images : je voulais rentrer chez moi mais cela me fut impossible car une foule de 20 000 dijonnais regroupés sur la place de la Libération observait le commissaire Marsac, accroché aux grilles de l'Hôtel de Ville, se balancer au bout d'une corde ! Il était un collaborateur ayant beaucoup de sang sur les mains, arrêté à la libération et enfermé dans la prison de Dijon.

À l'annonce du report de son procès, plusieurs milliers de personnes se rassemblèrent devant la prison afin de l'en extirper de force. Les gardiens de cette dernière, impuissant face aux milliers de manifestants ouvrirent les portes de sa cellule. Marsac fut alors lynché sous les cris de la foule. Certaines personnes hurlaient « à mort Marsac », d'autres tenaient des pancartes dotées de cette même phrase. Des femmes lui crevèrent les yeux avec des épingles. Des soldats américains fournirent la corde qui servit à le pendre. Le cadavre du commissaire finit accrocher aux grilles de l'Hôtel de Ville, là, où je le vis. Bien qu'il fut déjà mort et son corps en piteux état, l'agitation de la foule était encore telle que j'eus toutes les peines du monde à rejoindre mon logement, à m'éloigner de toute cette barbarie. Je ne pouvais m'empêcher de penser que même si ce collabo méritait une peine exemplaire, les actes de cette foule enragée n'étaient guère plus louables que ceux de ce dernier. Quoi qu'il en soit, la nouvelle de son lynchage fit la une du « Bien Public » le lendemain et enthousiasma le plus grand nombre. C'est probablement leur envie de vengeance et leur frustration qui les fait se réjouir d'une pareille boucherie !

Il est vrai que malgré la Libération, la vie n'est pas aussi facile qu'avant l'occupation comme nous l'avions tous espéré. Les tickets de rationnement et les interminables queues devant les commerces sont toujours d'actualité. Le marché noir, non plus, ne s'est pas arrêté. Les gens ont toujours faim et sont prêts à payer une fortune pour de ridicules portions. J'espère qu'avec la fin de la guerre cela cessera enfin !

En attendant la vie continue, avec la chorale, nous commençons à préparer un spectacle pour les 1 an de la Libération de Dijon. Mon frère est toujours en Allemagne, je prie pour vous revoir tous les 2 bientôt en vie.

J'espère avoir très vite de tes nouvelles.

Je t'aime !

Marie



Le commissaire Marsac lynché par le foule





Berlin, den 10. Mai 1945

Liebste Marie,

ich habe alle deine Briefe erhalten und so oft gelesen, dass die Papierkanten bereits ganz stumpf sind. Ich wünschte, ich hätte dir früher antworten können, dir ein Lebenszeichen, eine Nachricht zukommen lassen, doch es liegt eine schreckliche Zeit hinter mir und ihr Nachhall ist noch nicht verklungen. Trotz all dieser Schrecken geht es mir körperlich gut. Ich bin unverletzt. Aber die tiefen Wunden, die der Tod in meine Seele gerissen hat, werden Narben hinterlassen und mich für immer verändern. Du weißt nicht, wie es ist, wenn neben dir deine Gefährten sterben und du dir nicht einmal Gedanken darüber machen darfst, weil dein eigenes Leben ebenso gefährdet ist. Ich habe nur Angst, dass dieser Krieg mich zu sehr verändert hatte. Ich kann jetzt schon sagen, dass ich nicht mehr der Mensch bin, der ich war, als ich Dijon verließ und dich zurückließ. Seitdem ist viel passiert.

Mein Aufbruch aus Dijon verlief fast perfekt, aber die anschließenden Kämpfe waren sehr hart. Ich verließ Dijon mit meinem Regiment, erreichte Berlin aber erst im März, um die Stadt gegen die Sowjets zu verteidigen. Dieser schreckliche und für Deutschland längst verlorene Krieg hatte für mich keine Bedeutung mehr, und so desertierte ich zu meiner Familie.

Du kannst dir gar nicht vorstellen, wie sehr sich meine Mutti freute, mich zu sehen! Einige Verwandten meiner Familie mütterlicherseits sind während des Krieges in das große Haus meiner Eltern miteingezogen, entweder, um in diesen Zeiten nicht allein zu sein, oder weil ihr eigenes Zuhause zerstört worden war. Ich wurde dort also nicht nur von meiner Mutter, sondern auch von meiner Tante sowie meiner Großmutter und meinen Nichten aufgenommen und versteckt. Es war tröstlich, sie wiederzusehen!

Das Haus meiner Eltern hat im Krieg wie durch ein Wunder die von Stalin angeordneten Bombenangriffe überlebt, aber die Gegend liegt in Trümmern. Direkt neben dem Haus verläuft eine einst belebte Straße, die sich nun nicht mehr passieren lässt. Wir müssen jetzt immer einen Umweg durch einen kleinen Forst nehmen, der an das Grundstück angrenzt. Nicht weit von jener Straße liegt ein See, an den ich mich gerne zurückziehe. Von dort schreibe ich dir diese Zeilen. Dieser See ist wohl der am wenigsten zerstörte Ort in meiner Gegend.

Ich bin froh, dass der Krieg vorbei ist, aber ich habe Angst davor, was die Russen mit uns machen werden. Ich wünschte, du wärest jetzt bei mir! Ich habe ein Lied für dich, Dijon und dafür, dass der Krieg nie mehr zurückkommt, geschrieben. Er hat mir viele gute Freunde genommen. Martin, Uwe und Gerhard sind gefallen, und Fritz, den ich mit Abstand am besten kannte, wird körperlich für den Rest seines Lebens gezeichnet sein.

Das Lied trägt den Titel Dijon.

Ich hoffe darauf, dass das Schicksal uns beide baldmöglichst wieder zusammenführt.

Ich liebe dich.

Dein Erwin



Berlin in Trümmern

Dijon

*Bien sûr ce n'est pas la Spree,
Ce n'est pas l'île aux musées,
Mais c'est bien joli tout de même,
À Dijon, À Dijon*

*Berlin besingt man immer wieder,
Von Dijon gibt es keine Lieder,
Und dabei blüht auch dort die Liebe
In Dijon, in Dijon*

*Je n'étais pas bon connaisseur,
De la France et de sa grandeur,
Mais il n'y a pas tant de différence,
Entre l'Allemagne et la France*

*Und ich vermisse diesen Ort,
Denn alles war so leichter dort,
Depuis mon départ je ne pense,
Qu'à Dijon*

*Bien sûr nous nous avons la Spree,
Et notre belle île aux musées,
Mais dieu qu'elle est belle la place,
De la Libération, de la Libération*

*Quand tu ne savais pas quoi me dire,
Tu restais là, à me sourire,
Mais je te comprenais quand même,
À Dijon*



*Was ich nun sage, das klingt freilich,
Für manche Leute unverzeilich :
Die Menschen sind genau die gleichen
In Berlin, wie in Dijon*

*Laßt diese Zeit nie wiederkehren
Und nie mehr, Haß die Welt zerstören :
Es wohnt eine Frau, die ich liebe,
In Dijon, in Dijon*

*Dech sollten wieder Waffen sprechen,
Es würde mir das Herz zerbrechen !
Wer weiß, was dann noch übrig bliebe
Von Dijon, von Dijon*



sa gran-deur mais il n'ya pas tant d'élite rona entre l'all magne et et la France und ich ver mist die

Handwritten musical score for the first system. The vocal line is on a single staff with a treble clef and a key signature of one sharp (F#). The piano accompaniment is on a grand staff (treble and bass clefs). The music is in 4/4 time. The lyrics are written below the vocal line.

ie sen O art den all-es was so lei chter do ort de puis mon dé part je ne pense qu'à

Handwritten musical score for the second system. The vocal line is on a single staff with a treble clef and a key signature of one sharp (F#). The piano accompaniment is on a grand staff (treble and bass clefs). The music is in 4/4 time. The lyrics are written below the vocal line.

Di - i - jah bien sur nous nous-ra-von la Spere et notre belle ile aux mu-sé-ées mais dieu

Handwritten musical score for the third system. The vocal line is on a single staff with a treble clef and a key signature of one sharp (F#). The piano accompaniment is on a grand staff (treble and bass clefs). The music is in 4/4 time. The lyrics are written below the vocal line.

qu'est est bel-le la pla-ce a'la li-bé-ra-tion a'la li-bé-ra-tion quand tu ne sa-rais pas quoi

Handwritten musical score for the fourth system. The vocal line is on a single staff with a treble clef and a key signature of one sharp (F#). The piano accompaniment is on a grand staff (treble and bass clefs). The music is in 4/4 time. The lyrics are written below the vocal line.

me dire tu res-rai-à à me sou-ri-re mais je te com-pre-nis quand même à di-i-jan

Piano accompaniment for the first system, featuring a treble and bass clef. The bass line includes a key signature change from B-flat to C major in the final measure.

was ich nun sa-ge das klingt frei-lich für man-che leu-te un-ve-ge-lich die Men-schen sind ge-

Piano accompaniment for the second system, continuing the melodic and harmonic development.

na-au die gei-schen à di-i-jan lebt die-se zeit nie wie-der-keh-ren und nie + Trau die Welt geht
mehr

Piano accompaniment for the third system, showing a shift in the bass line's harmonic support.

in es um-ri-re fro-au die ich lie-be für Di-i-jan in Di-i-jan doch sel-ten we-der Wo-ßen spre-chen an

Piano accompaniment for the fourth system, concluding the piece with sustained chords in the bass.

wil-nde ihr das Herz zer-bre-chen wer weiß was dann hoch & niedrig blei-be von Di-i-jen^{en} in Di-i-jen